

Nous lisons dans un journal de Lille :
 « Il va se réaliser, à Lille, une œuvre qui, selon les expressions des membres fondateurs, aura le double avantage de raviver les anciennes amitiés de collège et d'offrir en même temps une occasion et un moyen de bienfaisance. Il s'agit de fonder une association qui réunisse dans une pensée généreuse tous ceux qui, depuis plus de cinquante ans, ont successivement fait leurs études au collège communal et au lycée de notre ville.
 » On sait avec quel bonheur les anciens élèves des grands collèges de Paris se retrouvent chaque année dans un banquet où les liens de confraternité et de sympathie se resserrent entre les hommes sortis d'un même établissement.
 » Au moyen d'une modique cotisation annuelle, il sera possible à une société nombreuse de faciliter quelquefois l'accès des carrières libérales à un lauréat qui, sans une généreuse intervention, pourrait voir son avenir compromis.
 » Pour entretenir et encourager le goût des lettres, l'association décernera annuellement un prix d'honneur à l'élève qui aura obtenu le prix de discours français en rhétorique.
 » Telles sont les principales dispositions que les membres fondateurs viennent de faire connaître aux anciens élèves de notre collège; tous voudront, sans aucun doute, apporter leur concours à une œuvre aussi généreuse. Au nom de tous nos anciens condisciples, nous nous permettons de remercier ceux qui ont eu la première pensée de cette utile association. »

Les renseignements qui concernent la récolte sont de plus en plus favorables.
 L'aspect de la campagne ne laisse rien à désirer; si les temps favorables se maintiennent, les récoltes de toute nature auront rarement donné un rendement aussi satisfaisant qu'en 1857.
 Les colzas, pour lesquels on avait des appréhensions, seront, dit-on, d'un très-bon produit. On va, dans quelques jours, les scier et les mettre en meule.
 Les lins sont aussi, généralement, de toute beauté.
 L'Indicateur d'Hazebrouck donne sur l'état des biens de la terre dans cet arrondissement les nouvelles suivantes qui peuvent également s'appliquer à l'arrondissement de Lille :
 « Nous ne pouvons nous lasser de jeter un regard vers la campagne, tant est belle la végétation, tant sont riantes les apparences de la récolte prochaine.
 » En effet, les blés sont superbes, et, de l'avis de tous les cultivateurs, rarement les champs ont laissé concevoir d'aussi belles espérances. L'épiage s'est fait dans les meilleures conditions, la floraison commence par un temps favorable, et si l'on en juge par la force des épis et le nombre de grains qu'on y compte, l'on doit s'attendre évidemment à une excellente grenaison.
 » Les seigles, quoique devenus assez rares dans ce pays, sont de toute beauté.
 » Les avoines ne laissent rien à désirer.
 » Les fèves fleurissent parfaitement, et jusqu'à ce jour, l'on ne saurait souhaiter mieux.
 » Les pommes de terre sont belles, et quoique l'on ne puisse rien préciser encore de la quantité du produit, l'on peut juger déjà de la qualité de la plante, et conséquemment de ce qu'on est en droit d'attendre d'elle.
 » Les betteraves aussi s'annoncent très-bien; elles sont devenues depuis quelques années une des principales branches de l'industrie agricole de notre pays. Nous pensons toutefois que nos

cultivateurs auront de la peine à retirer de leur produit le même bénéfice que les années précédentes, parce que la vigne se présente partout sous de si favorables auspices que l'on croit s'attendre à une baisse importante et certaine sur les alcools provenant de nos distilleries.
 » Que dire des pâturages, des jardins? que l'herbe y pousse à souhait et fournit ample nourriture à nos bestiaux; que les légumes de saison abondent déjà sur nos marchés.
 » Le houblon aussi paraît vouloir ne le céder en rien aux autres produits des champs: la plante pousse à merveille; les tiges sont vigoureuses, leur couleur bien vitale, et jusqu'à présent la vermine n'a laissé aucune trace de son passage. »

On lit dans le *Moniteur vinicole* :
 « Nous nous empressons de signaler un fait qui vient donner une éclatante confirmation aux espérances d'une belle récolte: dans la plupart des centres de production les prix commencent à fléchir, et n'étaient l'épuisement excessif des celliers, on aurait à cette heure une baisse sensible.
 » Nous trouvons encore un symptôme de bon augure dans les importantes commandes de futailles faites par les gros propriétaires. Il faut dire aussi que l'état des vignobles continue à être tout à fait prospère, la floraison s'accomplit dans d'excellentes conditions, et les quelques pluies qui lui sont survenues, loin d'être nuisibles, ont encore aidé au développement de la vigne.
 » La maladie, là où elle s'est montrée, est énergiquement combattue par le soufrage, il paraît que, dans plusieurs contrées, on avait confondu avec l'*Oidium*, l'*Yerineum vitis*, affection beaucoup moins redoutable. »

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.
LE MOIS.
Calendrier historique de Roubaix.
JUIN. — Quatrième semaine.
 22 juin 1748. — Lille obtient un arrêt qui fait défense à Roubaix de fabriquer les molletons et les coutils. Jaloux des progrès de la fabrique de Roubaix, les Lillois tentent par tous les moyens de les entraver, et par cet arrêt empêchent nos manufacturiers d'employer ces laines rejetées comme impropres à la fabrication des calemandes et qui ne peuvent servir qu'à la fabrication des molletons.
 22 juin 1667. — Le maréchal duc d'Aumont passe à Roubaix; sa suite y occasionne du désordre. Un grave conflit s'élève entre elle et la garde de la Barrière qui résiste avec courage. Les habitants accourent en aide à la garde urbaine; la rixe va devenir sanglante; mais le duc revient sur ses pas et l'apaise.
 23 juin 1533. — Roubaix obtient de l'empereur Charles-Quint que les plaids qui sont accoutumés tenir en ladite seigneurie à deux heures après dîner, se y puissent et pourront tenir devant dîner, à telle heure que les baillifs, eschevins, hommes de fiefs et juges sera avisé. Privilège qui ne s'accordait qu'aux juridictions supérieures.
 24 juin 1835. — M. A. Mimerel, maire de Roubaix, fait déposer aux archives de la ville, comme pièces respectables par leur antiquité et leur origine, trois manuscrits provenant de l'hôpital Sainte-Elisabeth, ayant appartenu à Isabeau de Roubaix, fondatrice dudit hôpital, et qui se trouvaient entre les mains de Sœur Félicité.

25 juin 1816. — Pie VII confirme et enrichit de nouvelles faveurs la confrérie du Saint-Sacrement, érigée à Roubaix, à perpétuité, par Clément XII, en 1738.
 Sa Sainteté confirme également la confrérie des Trépassés, érigée à Roubaix, à perpétuité, par Clément XIII, en 1760.
 28 juin 1735. — Arrêt du roi qui ordonne de mettre aux deux bouts de chaque pièce d'étoffe la marque ou enseigne du fabricant, comme aussi le plomb de visite, appelé plomb de scel, à la teste et à la queue desdites étoffes, sous les peines portées par les règlements.
 Juin 1299 à Melun. — Le roi de France confirme l'assignation faite par Raoul de Clermont, connétable de France, d'une rente de 200 livres donnée à Philippe de Chastelet et à ses hoirs, en récompense de ses services, à recevoir tous les ans sur les fourfaitures de Flandre, — parmi celles-ci — la terre d'Alard de Roubaix, chevalier, à la chapelle de Drumont.
 Juin 1847. — La ville fait payer une portion des chemins du Pile, de l'Hommelet et de Blanchemaille; le gouvernement avait accordé pour ces travaux un subsidé de 42,000 fr., égal au tiers de la dépense totale, afin de fournir du travail aux ouvriers qui en manquaient.

LOUIS DECOTTIGNIES.

(Suite et fin. — Voir notre numéro du 20).

Qu'on me permette encore de citer ces vers sur la souffrance du poète :

Surtout, enfant, que le feu du poète,
 Qui dévora trop tôt mes jeunes ans.
 Ne vienne pas s'abatre sur ta tête
 Et t'apporter les désespoirs cuisants!
 Tu ne sais pas, toi, que dans cette vie
 Il faut ramper bien bas,
 Et se draper d'un manteau d'infamie
 Sinon l'on ne vit pas!
 Et si l'on vit, c'est rongé de misère,
 Luttant toujours et toujours abattu;
 C'est déchiré par une rude serre,
 Sentant au cœur chanceler la vertu.

Fatigué de luttés sans fruit contre la misère qui l'étreignait et l'obscurité qui le menaçait, Decottignies partit à Paris en 1840, muni de quelques lettres de recommandation. Son voyage ne fut pas heureux, la lettre suivante en est la preuve :

« Mon cher ami,
 » Je t'envoie un volume de poésies que j'ai achetées à Paris; elles sont d'un jeune compositeur mort à l'hôpital; je crois qu'elles te feront plaisir: j'y ai joint une petite histoire que j'ai composée à mon retour de Paris; car j'en suis revenu, plus pauvre, plus désillusionné, plus écrivain et par conséquent plus malheureux que devant. Permetts-moi de te raconter mon voyage plus au long. (J'en ai esquisé quelques situations dans la petite histoire). J'étais muni de quelques lettres de recommandation que je croyais puissantes; erreur! on les lit et on vous dit: Je ne puis rien pour vous pour le moment.... — Je ne vous connais pas.... Vous appelez-vous Hugo, Dumas, Soulié?... — Non. — Eh bien! alors, payez et on vous éditera. Voilà à peu près les réponses que l'on m'a faites en vingt endroits! Un de ces messieurs les éditeurs a eu la bonté de me placer dans une imprimerie où je croyais gagner ma vie; malheureusement, au bout de quinze jours, la maison, une des plus fortes de Paris, a été obligée de vendre son atelier; je me suis trouvé sans travail! Quelle position! J'ai été implorer une place de compositeur dans beaucoup d'imprimeries: rien, rien partout! Alors, force m'a été de revenir; et je suis revenu avec deux convictions désormais inébranlables; la première, que nulle part on n'est aussi bien que chez ses parents, couvert de leur amour et de leur protection; la seconde, que mes poésies et que tout ce que je pourrais écrire ne seraient jamais imprimées à Paris, et qu'elles ne pourraient l'être en province, à Roubaix ou à Lille, que par souscrip-

tion. Au reste, si les Roubaisiens ne veulent pas me protéger, me faire un sort, je suis résigné à m'envelopper du linceul de l'obscurité; mais j'écrirai pour moi et pour quelques amis, j'écrirai toujours, et prose ou vers, mes ouvrages ne seront jamais irrédigibles; car mon triste séjour à Paris a fait renaitre en moi l'énergie de mes croyances religieuses, et j'ai encore éprouvé du bonheur à pouvoir jeter mon cri de détresse à Dieu qui m'éprouve, qui me torture ici bas pour m'épargner en son séjour; oh! si tu m'avais vu, quand je sentais une à une s'effeuiller toutes mes espérances, si tu m'avais vu, le soir, courir dans ce dédale inextricable, dans ce labyrinthe presque sans issue, dans ce gouffre qu'on nomme Paris, si tu avais vu la richesse se pavaner à côté du pauvre qui meurt de faim et qu'on laisse mourir au coin d'une rue! Si tu m'avais entendu lancer des malédictions à la grande ville, entendu que j'étais! Je croyais que le poète était quelque chose; c'est un malheureux qu'on ne regarde pas, qu'on laisse se précipiter dans la Seine (j'en ai eu l'idée) ou du haut des tours de Notre-Dame. Quelle vie! vie agitée, bouleversée, bruyante, insoutenable pour le provincial qui a des heures fixes partout, pour le repas et pour le sommeil; vie qui s'inquiète chaque jour du pain du lendemain; vie qui regarde avec douleur dans le passé et dans l'avenir; vie qui briserait comme un vase inutile, si la main de Dieu ne vous en empêchait; et puis je n'ai pas, moi, le nerf de toute entreprise; d'abord l'argent et ensuite la santé, ce gage de réussite, cette carte de bonheur donnée par la Providence; mes pensées intimes, mes souffrances, mes déceptions, mon imagination, tout cela a agi sur mon tempérament, et je ne puis résister au moindre choc; je suis le roseau qui soupire au vent et que le vent brisera un jour. Chez moi, l'âme tue le corps, pour ainsi dire; et tous deux sont bien malades; je suis heureux de penser qu'après cette vie de souffrances, il y a une autre vie, toute d'allégresse et d'amour, un océan de jouissances ineffables, des torrents de félicité où l'âme s'abreuve et n'est jamais rassasiée. Oh! oui, depuis quelque temps, je désirerais, après m'être purifié devant Dieu, lui rendre mes jours et mourir pauvre et inconnu, mourir à vingt ans, avec ce monde qui vit dans mon cerveau et qui n'en peut sortir; la misère est là, obstacle infranchissable, qui ne le laissera point élore; mourir à l'âge où tant d'autres commencent à savourer l'existence, mourir sans avoir jamais eu d'ami sincère et véritable, d'ami qui se dévoue corps pour corps, sang pour sang! Et puis mon père ne gémit-il pas à l'hôpital de Roubaix sans que je puisse le soulager? Lui aussi, à sa couronne de maux; lui aussi, égrené le chapelet de douleurs dont nous avons tous notre part, mais que Dieu nous a faite bien large, à nous qui souffrons dans l'isolement, sans aucune liaison forte ou puissante!
 » Je suis donc revenu travailler à Lille, chez M. Lefort; j'y gagne à peine de quoi vivre; sitôt qu'il y aura à Roubaix une place d'ourdisseur, j'y viendrai; car je suis toujours malade; mes nuits sont effrayantes et remplies de songes affreux; tout cela ne présage-t-il pas une dissolution prochaine; oh! qu'elle vienne, cette mort qui m'attend et qui me tirera de l'abîme où je suis plongé; je lui tends les bras; plutôt la mort que ma vie, si elle doit toujours être ce qu'elle a été jusqu'à présent.
 21 novembre 1840.
 » Tout à toi,
 » L. DECOTTIGNIES.

Une autre lettre le représente moins abattu, il travaille chez M. Lefort, libraire à Lille. — Au mois de mars 1841, il est presque joyeux, une souscription a été faite en sa faveur, et ses poésies ont été imprimées. Enfin!
 Mais il a vu Paris, et quand on a vu Paris, qu'on l'aime ou non, il faut y retourner, il faut y vivre. En 1844, l'auteur des *Paroles d'un croyant* était emprisonné à Sainte-Pélagie, dont les murs ont enfermé un bon nombre de républicains. Decottignies s'adressa à l'écrivain pour lequel il avait une secrète prédilection, et lui demanda sa protection et des conseils. Je crois devoir citer la réponse de Lamennais, le nom seul de l'auteur m'y autorise :
 « Comme tant d'autres jeunes gens, Monsieur, vous avez cru trouver à Paris des ressources qu'il présente moins que toute autre ville peut-être. Il n'en est point où il soit plus difficile de se créer une position quelconque, à cause du nombre des con-

Aratscheff et Petscherin prirent leurs chapeaux.
 « Nous vous reverrons au château, dit l'un d'eux.
 — Dans une demi-heure.
 — Au revoir!
 Ils allaient sortir lorsque Worowitsch leur demanda, non sans quelque hésitation :
 « Pouvez-vous me dire, messieurs, où est présentement le général Souwaroff?
 Les deux adjudants le regardèrent avec surprise.
 « Le général a accompagné l'impératrice à Péterhof, répondit enfin le capitaine, et il est logé au château.
 — Il est ici? Oh! quel bonheur! »
 Worowitsch était rayonnant.
 Parmi les héros de la Russie, il en est fort peu, peut-être pas même un seul, qui ait joui d'une popularité égale à celle de Souwaroff. Intrépide, habile et audacieux dans les combats, c'était un vainqueur redoutable. Il dévasta et ensanglanta cruellement la Pologne et la Turquie, et leur fit des blessures qui ne guérirent jamais. Son courage bouillant, ses succès, sa manière de traiter les soldats, ses réponses laconiques, ses expressions énergiques et brèves l'avaient rendu l'idole de l'armée. Mais quelque grandeur qu'il ait acquise et qu'il conserve dans les annales de son pays et dans l'opinion de ses compatriotes, le reste de l'Europe ne verra dans son épée qu'un glaive de bourreau conduit par la politique de Catherine.
 Worowitsch venait donc de prononcer le plus grand nom de la Russie.
 « Savez-vous, messieurs, ajouta-t-il, si le général fera partie ce soir du cercle de l'impératrice? »

— Assurément. Vous connaît-il?
 — Non.
 — Non?
 — Mais je le connais, moi.
 — Cela ne nous étonne point: il est connu partout.
 Et les adjudants sortirent en riant un peu de la réponse du jeune étranger.

IX.
ARMFELT.

Armfelt venait de quitter le grand-duc Paul, avec lequel il avait eu un grave entretien, par suite des dépêches arrivées de Suède, et il se promenait à grands pas sur la place du palais, où les torches et les lampes répandaient une vive lumière.
 Sa poitrine se soulevait; tantôt son front était sombre et sévère, tantôt il brillait de sérénité.
 Huit heures sonnèrent à l'horloge de Péterhof. Le baron compta les coups, et au dernier il s'arrêta et leva les yeux vers une fenêtre du château.
 « Elle ne paraît pas, murmura-t-il; mais j'ai encore le temps d'attendre. »
 Il reprit sa promenade en jetant par intervalles un regard sur cette même fenêtre.
 « Quelle étrange destinée me poursuit! se disait-il. Mon esprit semble créé pour disputer des royaumes à des souverains. Quand je quittai la Finlande pour la Suède, pauvre jeune homme inconnu, ma sphère d'activité n'avait de grandeur que dans mes rêves; mon amour n'avait d'objet que l'idéal de mon imagination. Main-

tenant, quelle différence! L'Europe est le théâtre de mes calculs politiques; mes châteaux en Espagne se sont transformés en palais princiers, et mon amour étend ses bras audacieux vers des cœurs qui battent sous la pourpre. Quelle fantastique histoire! Et néanmoins ma tête est sous le coup d'un arrêt de mort. »
 Il s'arrêta, demeura quelques instants immobile, puis il reprit sa promenade en continuant :
 « O patrie! combien j'aspire à revoir, à baiser ton sol! Avec la force et l'audace du patriotisme et du génie, Gustave III allait te fonder un avenir glorieux parmi les nations européennes. Déjà les matériaux étaient rassemblés, les plans tout prêts; encore un an, et il aurait dit au monde: « Ce qu'avait perdu l'épée de Charles XII, la mienne l'a reconquis. » Mais la trahison s'y est opposée; Gustave a succombé sous ses coups, et avec lui, s'est éteint l'astre de la Suède. Infamie sur infamie! De trois millions de Suédois, je suis le seul resté fidèle à sa mémoire.
 Son pas, qui s'était ralenti par degrés pendant qu'il prononçait ces derniers mots, ne tarda pas à reprendre toute sa rapidité.
 « Mais rester fidèle à la mémoire de Gustave, poursuivit-il, c'est être à la majesté éternelle des idées et des grandes entreprises; aussi ne l'abandonnerai-je pas. Réorganiser la Suède selon les idées du feu roi, lui reconquérir le rang de première puissance du Nord, faire accomplir par les fils les desseins du père, et un jour, après la victoire, pouvoir dire à ma patrie sur la tombe du souverain de génie qu'elle a perdu: « Ce n'est pas à un vivant que tu dois cette œuvre, c'est à un mort; le héros a succombé, mais ses lauriers sont toujours verts! » C'est pour son honneur que j'agis, et non pas

pour le mien. Quelle gloire, cependant, que de porter dignement le manteau de pourpre sous lequel vit et fermente une grande idée! Bientôt le fils de mon héros immortel visitera Saint-Petersbourg, accompagné de mes ennemis, le duc et Reuterholm. Merveilleuse puissance du sort! c'est ici, c'est à la cour de Russie que ces derniers essayeront une défaite éclatante; c'est ici que l'esprit de Gustave triomphera de la trahison dans son propre pays; c'est ici que la Suède fera le premier pas sur la grande voie d'un nouvel avenir. Catherine, Catherine sera vaincue chez elle-même... Chut... »
 Entraîné par ses pensées et cédant à la chaleur naturelle de son âme, il avait fait ses réflexions tout haut. Aussi le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrit tout près de lui, le fit-il pâlir de sa témérité.
 Mais il reprit aussitôt son air de gaieté habituelle, en y apercevant la physionomie riante de mademoiselle Prosoff.
 « Traître! lui dit-elle à demi-voix en le menaçant du doigt d'un air espiègle, contre qui complotez-vous maintenant?
 — Traîtresse! répondit-il, en imitant son geste, ne m'avez-vous pas trahi un grand quart-d'heure, et laissé faire en vain faction sous vos fenêtres? Infidèle! que de soupirs superflus se sont exhalés de ma poitrine pendant ce temps-là! Ingrate! j'ai languie, j'ai brûlé inutilement; songez à tout ce que vous m'avez fait perdre, sans objet, du feu le plus pur de mon âme. Je vous en rends responsable, et je prends votre cœur pour juge entre nous.
 — Je suis déjà jugée.
 — Déjà? Mais que voulais-je dire? Vous m'avez fait une promesse. Je crois que j'ai oublié laquelle.